

LE PREMIER CONTE d'Alphonse Daudet

paru dans le "Figaro"
en 1860.

L'Organiste

Aujourd'hui, grand jour de la Noël, toutes les cloches sont en branle et toutes les rues sont en fête. Le clocher de Saint-Eloy se démène comme un beau diable. Ding? Dang! boum! et sème ses lourdes notes à tous les vents.

Il est trois heures de relevée; les vêpres vont commencer. Les grands escaliers de l'église sont couverts de pauvres en haillons, de femmes encapuchonnées, de fillettes chargées de fourrures, de gros pères à ventre rebondi; les nez sont rouges, les dents claquent, les pieds glissent sur les marches raboteuses et luisantes. Sous le porche de l'église, le suisse se pavane, les mollets au vent, la hallebarde en arrêt, le baudrier sur la poitrine. À l'intérieur, l'église est pleine, le chœur illuminé, les lustres sont descendus et garnis de bougies, les chantres à leurs pupitres, les marguilliers à leurs stalles. Les enfants de chœur, les chanoines, les fidèles, tout le monde est en place. Pourquoi ne commence-t-on pas?

Par la grand-rue que la neige couvre à demi et que le vent balaie en soufflant comme un tuyau d'orgue, un petit homme accourt vers l'église; un petit homme en redingote verte, maigrelet, serré à la taille, un cahier bleu sous le bras; c'est l'organiste. Il court en soufflant à force dans ses bras transis, le nez enfumé et rouge comme un radis; il monte les escaliers deux par deux; c'est tout ce que peuvent faire ses pauvres petites jambes. Pour la première fois depuis quinze ans, il n'est pas à son orgue à l'heure voulue; il s'est attardé à recopier la marche finale de la *Bataille d'Austerlitz*, un grand morceau qu'il a composé tout juste exprès pour le jour de la Noël. Mon Dieu! mon Dieu! que va-t-on penser de lui? Sous le porche, il donne un grand coup de chapeau au suisse qui se rengorge, fronce le sourcil, fait une moue dédaigneuse et se contente d'incliner sa tête empanachée. L'organiste tremblant entre dans l'église le front baissé comme un coupable; la foule s'écarte pour le laisser arriver jusqu'à la tribune. Tandis qu'il monte l'escalier à toutes jambes, un bruit de tonnerre ébranle les murailles: Ah! misères du sort, on commence les vêpres sans lui! Les clergeons, les chantres, l'ophicléide et le serpent entonnent le *Dixit Dominus* et pas d'orgue pour les accompagner. Quel événement! tous les regards se portent vers la tribune; les chanoines s'agitent sur leurs fauteuils; monsieur le curé tousse à fendre les vitres. Le malheureux organiste a la tête perdue. Le souffleur! où est le souffleur? Le souffleur est endormi sur son escabeau; il s'éveille en grognant et fait aller le soufflet comme une pompe. Le petit homme en habit vert promène ses doigts pansus sur le clavier glacé; perché sur son grand tabouret, vous diriez d'un écureuil blotti sur une branche.

Le calme s'est enfin rétabli, le souffleur réveillé fait son office décevant. L'organiste s'est réchauffé les doigts au feu des doubles croches. — Bon! se dit-il, je vais pouvoir leur

jouer ma *Bataille d'Austerlitz*. " Cette bataille est une symphonie imitative dans la manière du *Désert* de Félicien David; on y entend le soleil, le grand soleil rouge qui se lève, les chevaux effarés qui hennissent, et le canon, et le tonnerre, et les charges de cavalerie, et les feux de peloton, et le râle des blessés, et la voix de l'empereur. Que de travail et de veilles a coûté ce grand œuvre! Quelles fatigues! quelles nuits blanches! Tout à l'heure encore, il a valu à son malheureux auteur de troubler la solennité du saint jour de Noël, en le faisant arriver dix minutes trop tard. . . . " Enfin le moment est venu où nous allons nous payer de toutes nos peines; attention, M. le souffleur! Et vous, mes doigts, faites bravement votre devoir. Le soleil se lève; l'empereur s'avance sur un monticule! " Ici un violent coup de clochette part du fond du chœur. En langage d'église, ce coup de sonnette veut dire: " M. l'organiste, assez de musique comme cela, je vous prie. " L'organiste tressaille, il croit avoir mal entendu; sans doute ses oreilles lui tintent. Il reprend de plus belle, en appuyant sur le clavier: " L'empereur monte un cheval blanc, il tient dans ses mains une lunette d'approche. . . . " Drin d'lin, drin, d'lin, drin! — Cette fois, c'est bien la clochette, il n'en faut plus douter; la clochette se fâche et dit de sa voix la plus aigre: " Vas-tu te taire, organiste du diable! " Qu'importe, l'organiste continue: " Le cheval de l'empereur regimbe, un éclair illumine le ciel. " Ici la clochette n'y tient plus et va s'agitant comme une épileptique.

L'organiste voudrait s'arrêter. Mais ses doigts s'entraînent malgré lui; duel terrible! La clochette hurle: " Assez, assez! " Les doigts répliquent en glapissant: " Encore, encore! " L'assistance est émue, le souffleur tremble de tous ses membres; enfin après une dernière tentative l'homme à l'habit vert s'arrête désespéré, penche la tête sur le clavier, et laisse l'empereur gagner tout seul la bataille.

Les vêpres sont finies, la foule se retire bruyante, les chaises tombent, les gens se saluent et causent à voix basse, l'église fait déserte, l'organiste descend le dernier; il est triste et porte sous le bras la fameuse " *Bataille d'Austerlitz* "; il n'ose passer par la sacristie, et, les larmes aux yeux, se demande ce que va penser le chapitre de ses incartades. Dans le même jour, deux fois en faite; arrivé dix minutes trop tard et sourd aux ordres du chœur! au milieu de l'église, il rencontre le bedeau, occupé à remonter les lustres, qui lui dit avec un méchant sourire: " Eh bien! monsieur Anselme, ça ne va donc pas nos petites compositions! M. le curé n'avait pas l'air content. " L'organiste s'éloigne en rougissant. Un peu plus loin, il se trouve face à face avec le suisse, en train de déboucler son baudrier et de brosser la culotte de futaine qui va remplacer son haut-de-chausses cramois.

" Hé! hé! papa Anselme, m'est avis que nous nous faisons vieux; les doigts marchent encore, mais les jambes et les oreilles ne vont plus. " L'organiste baisse la tête pour cacher ses yeux humides, serre son cher manuscrit sous le bras, et dit en descendant les marches du perron:

" Oh! la triste existence que la mienne! Quel supplice pour une âme et pour dix doigts d'artiste, d'être aux ordres de tous ces gens! L'échine toujours courbée, la barrette toujours à la main, le regard toujours en terre, je dois écouter les avis d'un suisse bête, d'un bedeau imbécile, d'un ophicléide idiot, briguer la protection des grands et des petits, des marguil-

lers et du sacristain, de la fabrique et de la loueuse de chaises, et de celui qui allume, et de celui qui éteint; mettre mon inspiration au service d'une clochette tyrannique. . . En retour de tant de peines, quels maigres salaires, quels piètres appointements! A peine de quoi lier les deux bouts! Encore si je pouvais donner des leçons en ville; mais non! les maisons religieuses me sont seules permises; et si l'on me savait des élèves laïques, je serais perdu. . . Aussi mon habit vert est hors de saison, je n'ai rien pour me parer du froid; mon piano s'en va de vieillesse et mes bottes aussi. Brrou! quel temps de chien! " Et tandis que notre homme marche en grommelant, il gêle à pierre fendre; la bise souffle du nord et vient fouetter méchamment, dans leur léger étui de drap, les jambes grêles du pauvre organiste.

ALPHONSE DAUDET.

Années de souffrances

Causées par une chute suivie de mal de dos grave. La douleur était insupportable par moments.

M. Geo. Everett, un cultivateur respectable et bien connu de Four Falles, comté de Victoria, N. B., fait l'attestation suivante:

" Il y a quelques années, je perdis l'équilibre en marchant le long d'une poutre dans la grange, et je me fis bien mal dans ma chute. Il s'en suivit une douleur et une raideur dans le dos dont j'essayai en vain de me débarrasser, et finalement je renonçai à tout remède. Ce mal de dos m'empêchait de me pencher ou de me redresser sans éprouver des souffrances insupportables; lorsque je fauchais, je m'appuyais sur le manche de ma faux pour me redresser. A certaines époques, je ne pouvais pas même marcher. Cela dura ainsi plusieurs années, lorsqu'on me conseilla de faire usage des Pilules Roses du Dr Williams; j'en achetai une boîte pour essayer. Elle n'était pas épuisée que j'éprouvai déjà du bien. J'en achetai encore six, et les sept réunies m'ont guéri radicalement. Il y a de cela trois ans aujourd'hui, et le mal ne s'est jamais fait sentir depuis. Les Pilules Roses du Dr Williams sont un précieux remède que je recommande fortement à ceux qui souffrent comme moi. Même si j'avais payé ces pilules \$10.00 la boîte, j'aurais fait un achat à bon marché. "

Le rhumatisme, le sciatique, la névralgie, la paralysie partielle, l'ataxie locomotrice, le mal de tête nerveux, la prostration nerveuse, et les maladies qui dépendent des humeurs dans le sang, telles que la scrofule, l'érysipèle chronique, disparaissent si on les traite avec soin par les Pilules Roses du Dr Williams. Elles rendent le teint vermeil de la santé aux visages pâles et livides. En vente chez tous les marchands, et envoi franco à 50 cents la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50, en s'adressant à " The Dr Williams' Medicine Co. ", Brockville, Ont. Ne vous laissez pas persuader d'accepter des contrefaçons.